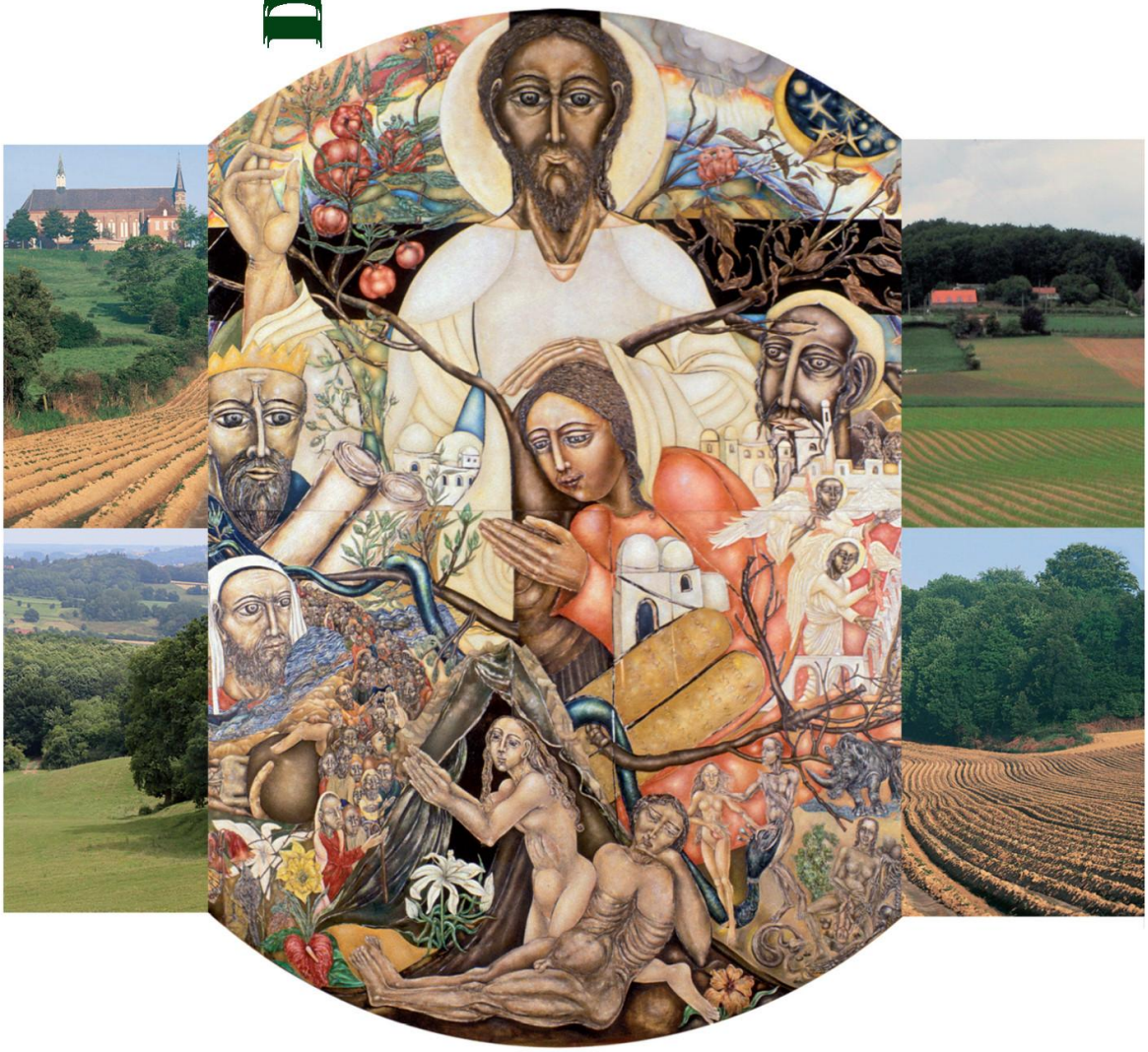
REVUE DES AFB

Année 5
n°14 décembre 2017



Françoise Burtz

Dialogue avec les Monts de Flandre

Pour une théologie esthétique de la création

Extraits choisis

Edito

Nous avons la grande joie de vous annoncer la sortie du livre de Françoise Burtz : *Dialogue avec les Monts de Flandre. Pour une théologie esthétique de la création.* Dans cet ouvrage de trois cent soixante pages, Françoise nous emmène au pied des Monts, à la rencontre de ses habitants terrestres, de Dieu présent en sa Création...

Françoise tient la plume comme un pinceau : avec art. Elle nous confie ici ses états d'âme face à la création, aux créatures et au Créateur, au monde qui nous entoure, à la société dans laquelle nous nous endormons, et elle nous permet de prendre de la hauteur et de retrouver le sens de toute chose : Dieu.

C'est un livre magnifique ponctué de références bibliques et de multiples citations des Pères de l'Église, que nous vous proposons de découvrir dans cette revue.

Voici quelques extraits choisis. Bonne lecture.

Pauline Guerder

Vie de Françoise

Comment par la force des choses, je suis passée de l'état d'artiste peintre à celui d'écrivain. Alors que je terminais les vitraux pour le Foyer de Charité de Courset, je m'aperçus que quelque chose n'allait pas ! Le maître verrier me dit : « Ce vert n'est pas très heureux ». - « Mais, lui dis-je, ce n'est pas un vert mais un bleu ! » Et plus tard, au Père Bernard : « Votre anorak bleu devient âgé et sale » et il me dit « Il n'est pas bleu mais vert ». Et soudain je paniquai... Claude Monet avait dû arrêter la peinture à cause de la cataracte. Ainsi, je ne voyais plus les couleurs ! Ne peignant plus, j'errais sur le mont des Cats, me demandant ce que Dieu pouvait vouloir de moi ? Plus tard, j'allai à Medjugorje et la Sainte Vierge me sauva de justesse. J'allai aux urgences à cause d'un coup dans l'œil. - « Si vous n'étiez pas venue aux urgences ce soir, demain vous étiez aveugle avec un décollement de rétine ». Et je reçus trois mille points de laser et peu après je fus opérée de la cataracte.

L'Évêque me disait : « Patience, quand on travaille pour Dieu, se lèvent les obstacles ». Je n'osais plus peindre et, le pire, je fus brutalement privée de la présence de Dieu, perdant même le besoin de prier.

Un soir, ne supportant plus mon état, je pris la voiture et roulant très vite je ne savais même pas où j'allais... Quand subitement il se mit à neiger. Pour la Vosgienne que j'étais, toute l'enfance revenait et j'étais au bord des larmes... Et soudain, ratant un virage, je fonçai droit dans un mur. Il était trois heures du matin et je me disais : « Ma vie va donc finir ici ». Quand brutalement, entre le mur et la voiture, se tenait un petit garçon (environ cinq à six ans) les bras en croix, il souriait. Je freinai tellement que la voiture tourna sur elle-même. Alors le petit bonhomme vint vers moi et la neige s'arrêta, une lune pleine apparut éclairant le paysage. Les monts de Flandre étaient visibles et l'enfant me les montrait avec son doigt. Soudain je me souvenais que lors de mon installation au Mont des Cats, ce même petit enfant était venu devant ma maison, dans sa main il avait trois cailloux et avec force il m'avait dit : « Ces trois cailloux sont à moi », et me montrant les Monts de Flandre, « les monts sont à toi ». A l'époque j'ai juste haussé les épaules ! Mais le revoyant là, à trois heures du matin, je n'osais plus rire.

Je rentrai chez moi, pris une feuille et écrivis le titre du futur livre : « Dialogue avec les Monts de Flandre ». Je n'ai plus jamais revu cet enfant. Ce jour-là, le souffle même de la grâce et l'enfance du Royaume passèrent sur moi.

Françoise Burtz

Fuite en Égypte, *de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1990.*

Sommaire

Chers monts de Flandres p.3
Le paysan et son fils p.4
Un paysan p.5
Contemplation du divin par la nature p.6
Le Chêne p.7
Le mal et l'enfer p.8
La culture et l'art p.9
Le nom du vivant p.10
Poète arabe p.10
Le mystère p.10
La rivière p.11
Gagner du temps p.12

Eté
détail de « Genèse » de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1980

Chers monts de Flandre, vous mes épaves de sable, mes carapaces issues de l'eau, immense enclume, où la mer, il y a longtemps, forgeait ses coquillages. On aperçoit, sous votre poussée, des torsions de vie où le jour et la nuit viennent se pendre.

Monts de Flandre, allongés sur votre dos, dans un silence gros de milliers de siècles, vous comptez les étoiles filantes, et recevez le vent du Nord. Joyeusement vous tendez vos sommets à la rosée de l'aube, sous un ciel plein de galopades où tour à tour se mélangent l'ombre et le soleil.

La lune a grossi depuis l'autre nuit et ce soir, toute rousse, comme un gros fruit mûr, elle semble s'écraser sur vous, allumant de mètre en mètre les colonnes géantes de vos arbres muets. L'horizon s'est déshabillé de sa pompe, de ses vêtements brûlants, ceux de la braise d'un soleil d'or qui sombre, accomplissant l'étrange volte du jour à la nuit, permettant aux Monts de se coucher dans la ténèbre à venir et dans la respiration soutenue de ses vallées. L'odeur des écorces, celle de la forêt humide, remonte vers les nues, donnant l'impression que les nuages sentent la cendre. Ce début d'hiver et de froid soulève des fonds de velours aux éclats d'un bleu si profond et si doux, que les étoiles, fleurs de lys de lumière, ouvragent l'admirable tissu du ciel. Les feuillages parlent la langue du vent et, dans la trouée de leurs branches, recueillent les constellations. On entendait des éboulis de terre et de pierres que les racines d'arbre tordues en des formes animales envoyaient par le fond. Des cris sortaient du gosier de gros rochers crevés de trous, des cris aigres et violents qui étaient en fait ceux des corbeaux en train de nicher, dedans ou dessus. Le bruit d'un petit ruisseau réveillé arrivait dans les sapins et son murmure sur chaque caillou cachait en tremblant des lambeaux de lune. Soudain un son, celui d'une femelle renard appelant ses renardeaux. Un sanglier grogna et se recoucha, le museau sur ses pattes, et, tout près d'un abri de chasse, un chat allumait et éteignait ses yeux couleur de vieil ambre. Dans les prés, du foin sec fumait, jeté là pour les bêtes. Écrasant l'herbe et la boue, tout près d'un petit étang, deux chevreuils à l'ardeur sauvage et frissonnante, se touchaient les museaux puis se léchèrent l'un l'autre, pour fuir en des sauts magiques vers les bois. Là, les gémissements du vent entrent dans les arbres, arrachent les branches des troncs qui montent la garde et, dans l'obscurité de la nuit, semblent parfois si menaçants ! Comme la nuit est vivante, elle approfondit chaque vallon, remonte chaque sommet et cherche à travers l'air un peu de lumière. Les ravins y perdent l'équilibre quand la fraîcheur de l'hiver siffle doucement pour s'égoutter sur les pierres. Dans de vieux saules, des hiboux ouvrent des yeux si vastes que le monde, tout alentour, en est agrandi. Leur vol extraordinaire n'est que silence et les petits rongeurs, leurs proies, se hâtent vers les fentes de la terre. Du bout de leurs petits museaux pointus, ils râpent le sol pour se cacher plus vite pendant que les trouées bleuâtres dans les découpes des végétaux leur apportent le ciel.

Pages 120 à 122

Automne
détail de « Genèse » de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1980

Le paysan et son fils

L'homme disposait de tout un langage pour se parler à lui-même quand il travaillait. Cependant il se taisait. Le silence pesait sur lui, tel un mors. Il est vrai qu'il était seul à travailler son champ, seul à s'orienter dans l'espace. Il recommença à marcher dans les sillons, ce qui était admirable, vu leur profondeur.

Il était là, debout, face aux nombreux lointains, dans l'absolu d'un réseau qui le faisait exister, tel un artiste face à une toile géante. N'est-ce pas lui qui soumettait la terre à des torsions, des tensions et des figures, orientant l'espace et la ligne droite des sillons. Discipliné, respectueux et plein de foi dans les cultures à venir, l'homme se vidait de lui-même pour devenir, tour à tour, champs, saisons et moissons. Il y avait en lui toute une tradition, une habileté dans son quotidien qui appartenait à des générations de fermiers. Et comme un dur noyau dans un fruit, il possédait le courage qui composait sa patrie intérieure. Il n'aimait pas en parler, car, comme beaucoup d'hommes de la terre, il devenait aujourd'hui l'esclave du rendement. Bientôt, d'immenses machines remueront le sol, et soumettront la terre si douce et obéissante à de nombreux traitements, la forçant toujours plus à rendre cent pour un. Or l'homme se souvenait de son père, du père de son père, et de leur merveilleuse collaboration avec la terre que l'on faisait reposer et que l'on travaillait avec le concours des chevaux de trait qui justement, comme les navires en haute mer, portaient le voyage de tout cet échange. Et l'homme soupira, pensant à l'époque où c'était « grand et noble » d'être agriculteur !

Mais déjà son fils venait, au volant d'un monstre qu'il avait loué. L'enfant de quinze ans rayonnait, face à l'horizon. Un tel sentiment d'exister l'habitait, tout comme un arbre en train de déployer ses branchages, que le père se mit à rire. Le cadre et l'armature ont changé, mais l'acte créateur reste le même, se dit le père. Il faut à présent croître, établir, rendre la terre servante du rendement. Or son enfant trouvait cela normal, de plain-pied avec son siècle. Alors, pourquoi cette souffrance qui le rendait muet ?

Pourtant, se dit l'homme, mon fils se tient ici comme un guerrier vainqueur, en récompense d'une guerre à livrer, *alors que mon père et moi nous étions longs à naître*, humbles, pétris des saisons et du pouvoir du sol, et attentifs à la souffrance de nos animaux. Nous nous bâtissions dans le temps et la lumière, célébrant la terre comme un cantique et apprenant à l'aimer bien au-delà de nous-mêmes. Et quand nos yeux se fermaient de fatigue, c'était les paupières du monde entier qui se fermaient sur notre visage. Nous serrions dans nos bras la terre, comme la courbe d'un navire, et nous étions responsables de ce qui entretient la vie.

Chaque année, nous étions les enfants du miracle, des saisons. À présent tout s'explique, tout se pèse, nous ne sommes plus pétris de nos actes mais nous courons pour produire jusqu'à devenir nous aussi des machines. Rendant cette terre, si aimée de nous, pire qu'une pauvre esclave à vaincre ! Devenant nous-mêmes des machines sans cœur, ne jouissant même plus de nos provisions et sans être insérés dans une civilisation définitive.

Le fils regarda son père : « Qu'as-tu père ? Tu as la tête des jours de tempête, or le ciel est calme ».

Le père lui passa le bras autour de son épaule :

– « Aimes-tu la terre que tu travailles? »

– « Bah, c'est surtout un travail ! »

– « Eh bien, cette terre porte en elle un acte créateur, dont toi aussi, tu naîtras un jour ».

Mais le gamin fixa sur ses oreilles les écouteurs de la radio tout en enclenchant la machine et, déjà, il frappait le rythme. Et le père dit : **rien n'a de sens si l'homme n'y mêle son corps et son esprit**, et il redevint sombre, car il trouvait que son enfant semblait évoluer dans une sorte d'état parfait où tous les souhaits étaient exaucés et *où il n'avait plus ni faim ni soif du sens des choses*. Il avait même l'air, avec son casque à musique, de présider une sorte de fête éternelle et son père s'inquiéta, se disant que *ce gamin-là manquait de substance parce que rien ne résistait assez pour le former*, le fortifier et même lui apprendre à mourir. Cet enfant, se dit-il encore, capture des reflets de vie, mais pas la vie dans sa teneur ni dans son essence. **Il ne contient pas la vie dans ce qu'elle exige pour faire de lui un homme**.

Avec cette musique qui s'échappait de la machine agricole et la terre du champ incroyablement maltraitée, c'était comme si une roulette aveugle jouait la peau grumeleuse du sol. Alors que nous, les anciens, combien lentement nous fabriquions la maturité des sillons parce qu'elle se faisait à travers tant d'obstacles vaincus ! Parfois comme une maladie grave à soigner, ou par tant de peines à calmer. Tant de désespoirs surmontés, tant de risques, où nos chevaux sur les obstacles du sol cherchaient avec nous la solution. Tant d'espérances, tant de luttes, tant d'amour et malgré les pièges, les chaos, les ornières, nous avancions et apprenions à vaincre ! Oui c'était tout cela « labourer un champ ».

Encore une fois, l'homme regarda l'immense machine et son « enfant-roi » qui ouvrait une ère neuve et qui se tenait si loin de l'hésitation, du doute et du chagrin. Mais le père, toujours divisé en lui-même, dit simplement : « nous risquons un jour de ne plus nous reconnaître, alors que nous nous hâtons vers le même but ». *Mais surtout, il risque de perdre la mystérieuse qualité des relations humaines avec les éléments !*

Mais le gamin revint, dominant le père. Il semblait n'agir que pour agir, au risque d'oublier ce qui le guidait et la vocation qui doit commander l'acte pour qu'il ait un sens.

– « T'as vu si ça va vite ? »

– « Oui mon fils... »

– « Tu sais, » dit-il au père, « si ça t'inquiète et s'il y a problème, les assurances sont là, elles paieront ! »

Comment, en tant que père, peut-il expliquer ce qui fonde l'homme dans la substance même de son être ? Et même s'il le pouvait, l'enfant lui rirait au nez.

Pages 255 à 259

Le Semeur
détail de « Évangiles de l'Enfance » de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1970

Un paysan

Rentrant chez moi, j'ai croisé un homme si fatigué ! De la boue poissait sa veste, et s'imprimait dans les cannelures de son velours. À force d'être râpé, son vêtement semblait avoir été pétri sur lui comme une peau mouillée. Mais, à chacun de ses pas, tout l'homme semblait devenir trop vaste ... Son odeur faisait penser à un marécage, piétiné par un troupeau de bêtes en train d'écraser les roseaux tout près de ces saules aux troncs pourris. Pourtant, à chaque pas, cet être sentait le soleil et la flamme des feux de bois. Ce qu'il donnait à son quotidien ne le diminuait point, mais au contraire, l'augmentait de richesses neuves à distribuer, le rendant complice de tout un environnement. Le champ misérable de sa personne (cet *ego* tant aimé par nos concitoyens) n'existait pas pour lui. On sentait bien que s'attaquer à cet homme, c'était s'attaquer à un arbre où chaque coup de hache devra s'ajouter aux autres, et cela pendant longtemps, avant de pouvoir l'abattre. En attendant, rien ne l'ébranlait. Son visage semblait aimanté comme si la destinée de son front était uniquement de rencontrer la lumière. Il semblait que ce qu'il apercevait du monde était déjà inscrit en lui-même et que tout en lui bifurquait inexorablement vers la vie. Il semblait même ignorer la colère car il paraissait se perpétuer à travers tout ce qui existe. Et si grande cependant était son humilité, que nul n'était lésé sous son regard.

Ce n'était rien qu'un banal passant et cependant, ce jour-là, j'ai croisé un homme de communion, gouverné par l'effort de servir et d'exister, un de ces hommes que Dieu aime. Une fontaine était en lui, capable d'abreuver nos contrées intérieures, où le sens des choses ne résidait point dans le cumul des provisions mais dans la chaleur de la transformation de son être. Sa marche en avant contenait l'environnement qu'il reflétait en frère.

Pages 104 et 105

Contempler le divin par la nature

Nous pouvons analyser les degrés différents de matérialité et d'opacité de la nature, et même sa dégénérescence mais pas la formidable régénérescence de ce que le créé devient comme lieu de la ressemblance, selon l'idée définitive et plénière qui l'a engendré. Selon cet Esprit qui planait sur le monde et qui a pour mission de faire apparaître le tout en sa mystérieuse unité ou encore dans la proximité brûlante de Celui qui a voulu la vie. Car, disent les Pères de l'Église, si Dieu est caché dans son essence, il ne cesse de se multiplier dans ses manifestations énergétiques et lumineuses afin que l'homme en soit pétri et qu'il apprenne à lire l'icône de l'univers qui est sans fond, simplement parce qu'elle est traversée par la contemplation orante du Très-Haut et par le don merveilleux qu'elle représente. La contemplation orante du Très-Haut traverse pour ainsi dire le créé pour s'arrêter au contenu « vivant » qu'elle traduit, afin de nous immerger de plain-pied dans son baptême et son mystère d'élection, **hors des limites du fini temporel.**

Comprendre le destin d'une création qui ne vient pas de nous, exige que l'on recueille en tout premier lieu le regard de Dieu sur elle. Et de même qu'en premier on salue le maître d'une maison avant d'entrer, devons-nous au sein du créé, saluer le Maître des lieux. (...)

Nature ressuscitée
détail de « 1 Corinthiens 15 » de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1970

L'échelle pensante du créé est d'un autre ordre que la pensée humaine. Mais le Verbe fondateur n'accomplit d'image qu'en lui donnant la plénitude ou l'abondance excessive qui doit la parachever. Ainsi la genèse du monde créé n'est-elle pas achevée. Elle se tient dans la proximité brûlante des énergies divines à l'œuvre. La création capte quelque chose de l'eschatologie inaugurée et aussi de l'éclatement fulgurant du divin dans une humanité en voie de déification. Saint Paul affirmera : « Nous vous annonçons ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme mais que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (1 Co 2,9) ». **Nous ne pouvons pas imaginer à quel point Dieu non seulement nous habite mais habite sa création**. Où rien n'est changé pour les yeux physiques en apparence, mais où, quand Dieu descend, même la matière cosmique devient véhicule de grâce et véhicule de son irruption. Le créé porteur de cette irruption représente à sa manière une certaine condensation du monde spirituel et intelligible. À sa manière il dirige notre vision. Dieu multiplie ses manifestations énergétiques et lumineuses en vue d'étreindre et de remplir l'homme de sa proximité brûlante, permettant la pénétration des choses et des êtres jusqu'à la pensée de Dieu sur eux. C'est un bien long périple ! Et nous ne parviendrons aux forces invisibles qu'en passant par la porte visible de ce qui est. *L'icône terrestre s'adresse donc aussi aux yeux de l'esprit ou encore à l'architecture sacrée qui ordonna son espace pour rejoindre la forme intérieure de notre être.* La nature porte en elle une puissance qui purifie et enseigne, mettant en relief ce qui ouvre le monde à son éternité. Un jour peut-être, notre regard purifié sera apte à contempler les pièces du temple cosmique de la Gloire de Dieu dès ici-bas.

La contemplation de la nature nous élève vers « l'appel extrême de ce qui est » en nous sanctifiant par sa surabondance. Car ce que je regarde tente de me parler, me forçant à avancer jusqu'à ce que son mystère se révèle ! Je veux dire que j'y communie autant par mon cœur et mon esprit, que par la science ou l'intelligence qui reçoit quelque chose du dynamisme porteur de ce qui existe. La nature nous force à avancer et notre cœur, saisi par sa beauté, oublie la raison pure. Notre pauvre esprit y vogue vers d'insondables profondeurs, **vers la sagesse cachée du miracle éternel inscrit dans l'univers** dont le savoir est d'abord une « émotion », une « tendresse » de notre être face à l'impalpable. Cela dépasse l'homme et rejoint directement la pensée de Saint Maxime le Confesseur : « Le voici lui l'Invisible dans les choses visibles, le voici Celui qui nous rassemble en Lui à partir de toutes choses ».

Le Chêne

Qui peut s'épanouir dans l'abrutissement des cités et des villes, dans les discutables bienfaits du métro-boulot-dodo ? Mais surtout dans un environnement fabriqué par l'homme, non plus pour faire œuvre de civilisation mais pour soumettre toute chose au rendement, porteur de cette seule vérité : l'argent ? Hélas, la qualité des cœurs, des âmes et des intelligences, celle de nos libertés, n'est point liée au rendement ni même aux facilités que l'on nous accorde. L'homme est noble, porteur de vérité et non bétail d'étable. Il draine en lui des mouvements, des ferveurs, et surtout, une puissance de survie que seule la nature et l'être habité partagent avec lui. Tant de délires programmés à la télévision montrent aux hommes comment n'être pas, comment être fade, développant grossièreté et pourriture. Mais c'est la puissance d'être et la vie même qu'ils pourchassent ! Sans savoir que ceux qui jouent à tuer l'âme deviennent des gardiens de musée, déjà en train de veiller sur un empire mort, se tuant de plus eux-mêmes. *La boue devenue vertu est de bon ton !* Le chêne, qui se nourrit de la boue du sol, devient perfection de la boue, car il la change en épais feuillage qui lui, se nourrit du soleil et de l'eau du ciel, et ainsi crée la beauté, la ferveur, la lutte, l'échange, la vie qui témoigne pour s'achever en gloire. À le voir drainer la boue, les pierres, et de ses grosses racines étreindre la pente, puis, comme un bras qui montre son biceps, exhiber les nœuds énormes de ses racines en train de brasser et de retenir la terre pour, vainqueur, bâtir la verticalité de son tronc. À le voir monter vers la lumière, et faire goûter aux hommes la perfection de sa ferveur, on voit bien qu'il est là pour nous enseigner. Arbre qui finit par dominer l'ensemble du créé, même si pour cela il a dû se nourrir de la glaise, de la tourbe et de la roche broyée. Il est leçon, parce qu'en un mouvement souple, le voilà qui s'élève. **Sa graine enfouie dans la boue est devenue vertu**. Il change la pierraille du sol en épais feuillage pour nous abriter tous. Vivant et sain, l'arbre ainsi échangé exalte sa noblesse pour ennoblir l'environnement de son pouvoir et nous arracher à nos ivresses médiocres. Face à nos vents de paroles, on ne trompe pas l'arbre, car lui ne biaise pas avec la vie. Chacun de ses mouvements est une lutte, un échange, une expression de force, où chacune de ses branches s'accroît de la prospérité des autres, pour se diriger ensemble vers ce qui les fonde, jouant sur tout le clavier du génie de la vie. Face à lui, l'émotion passe au sentiment religieux par sa capacité à naître et à survivre. **Il est devenu par sa participation à la lumière, un schème de rayonnement, une force énergétique**. Et l'homme semble à côté bien mièvre, lui, si tiède, si indécis ! Si l'arbre pouvait parler, il nous dirait : « Celui-là va le plus loin et réussit le mieux qui a travaillé le plus contre lui-même » ou encore : « *Vous ne comblerez pas l'homme de formules vides, mais d'images fortes, porteuses de sa vérité et de sa grandeur* ».

(...)

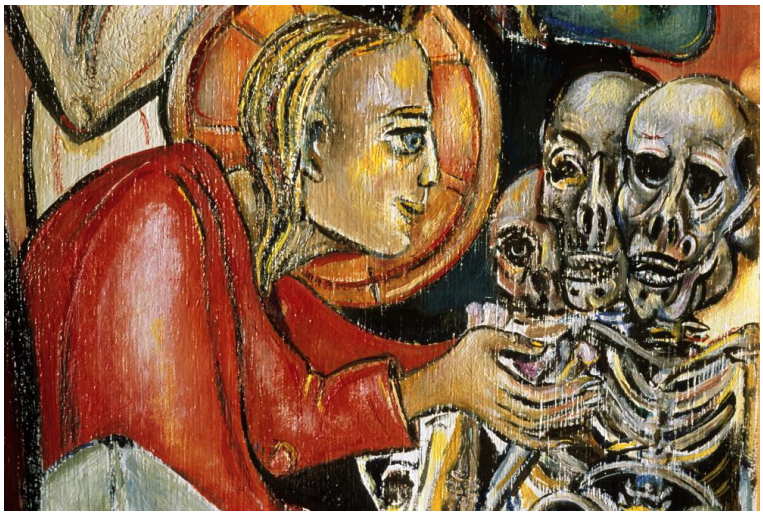
Arbre
détail de «Ascension-Pentecôte» de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1980

Notre civilisation nous endort, coupés comme nous le sommes d'une nature qui nous obligerait à nous vaincre. Nous vivons une sorte de fraude où nous jouons avec des dés pipés. On ne reviendra jamais assez sur le caractère salvateur d'un environnement qui oblige l'homme à se dominer, à se vaincre et à devenir. Sans compter que la véritable lecture du livre de la nature est notre contact avec la vérité intime des êtres qui peuplent l'Univers. Nous recevons du monde créé un mystérieux goût d'éternité, même si nous devons y affronter la mort, parce qu'il nous unit aux forces vives de la vie, conditionnant nos rapports humains. Quand l'homme connaît la multiplicité infinie du chant de la création et la joie de l'amour éternel du Créateur à travers les êtres, s'établit alors une harmonie mystérieuse avec toutes les créatures, même si la plupart du temps il n'en a pas conscience. C'est qu'en réalité nous nous tournons vers la Source infinie, à travers ce qui nous environne. Aucune guerre, aucune méchanceté, aucune terreur n'effacera le mystère de la charité éternelle cachée, dont l'univers est un langage puisqu'il est une lettre externe de la parole du Verbe.

Le mal et l'enfer

La perte du « Verbe tout en tous » déshumanise le monde, en multipliant les possédés d'eux-mêmes, les obsédés d'eux-mêmes. On le voit tellement avec l'idolâtrie des stars que développe le peuple. Voici que l'homme, en perdant sa dimension de profondeur et son lien à la Vérité, celle de l'Esprit Saint en lui, sature, sans jamais assouvir ni étancher ses soifs. Cherchant d'autres sources passionnelles, il s'infligera des soifs inextinguibles et, usurpant l'être fondé et enraciné dans l'acte créateur de Dieu, développe ce qui colle à l'être en parasite, pour vampiriser et dévorer ce qui est. Comment peut-il, lui, mortel, ajouter de l'inexistant à l'Existant, devenant dès lors une substance fantomatique qui émousse à jamais son esprit de discernement ? L'homme va permettre le mal en ce monde, or le mal ne possède aucune source de vie en lui-même, car il est celui qui tue. (...)

Cela ouvre un nouvel horizon, car la puissance titanique de refuser Dieu reste le point le plus avancé de la liberté humaine. Cette liberté est voulue telle par Dieu, c'est-à-dire sans limites ! À lui seul, l'homme peut dresser en face de Dieu un empire, sur lequel Dieu ne peut rien : c'est l'enfer. Ce que l'homme ignore, c'est que l'enfer ou « le mal en acte » porte en lui l'esprit qui tue l'âme *ou la vie qui demeure*. Surtout, **ce que l'homme ignore, c'est qu'il ne comprend pas l'enfer**. S'il le comprenait, cela voudrait dire qu'il n'a pas compris son propre cœur. Car le cœur de l'homme est si vaste. Il est le lieu où Dieu habite et où s'exprime en lui sa grâce. *L'enfer n'est pas autre chose que la séparation de l'homme d'avec Dieu*. L'enfer exclut donc le lieu où Dieu est présent. Et si cet enfer passe par le cœur de l'homme, il rejaillira sur tout le cosmos puisque nous sommes uns.



La Charité *détail de « Credo » de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1990*

Pages 135 à 137

Nous nous opposons à la Vérité pour imposer au monde notre version propre, oubliant que le Diable lui-même s'érige en double pour déloger Dieu de sa création et rendre celle-ci insensible à la présence divine. Il veut opérer une gigantesque substitution, dire à notre cœur : « moi, moi seul, rien que moi » et qu'en lui l'homme finisse par dire : « Je suis Dieu ». Qu'il consomme ainsi son propre suicide métaphysique, lui qui fut créé réceptacle du Dieu vivant et son enfant, à jamais porteur de l'empreinte divine. Et, dans cette lumière, il devait contenir tous les êtres vivants et le cosmos. Bien sûr, il nous faudrait être des saints pour sentir la divine correspondance, sans jamais s'opposer à la vérité de Dieu. Très souvent, les saints nous font comprendre combien l'intime du Royaume de Dieu se laisse percevoir quand le cœur de l'homme dialogue avec son Créateur. Ils reçoivent en eux l'amour incommensurable du Père de toutes choses, seul capable de protéger de façon absolue le Royaume contre les Ténèbres. (...)

L'homme d'aujourd'hui veut substituer l'égalité à la « Ressemblance ». La phrase « vous serez comme Dieu », comme ses égaux, continue de nous tarauder. Nous parodions le Créateur et construisons un royaume sans Lui. À la place de recevoir et de gérer ce qui est beau, utile, pur et sain, reçu de Dieu, nous fabriquons peu à peu des excroissances monstrueuses, des enflures proprement démoniaques et convoitons les attributs divins sans jamais dénoncer ce qui est mauvais et inique pour l'avenir de l'humanité et celui de la planète. Le « Pater » nous l'enseigne – préservez-nous, délivrez-nous du mal. Et que nous ne devenions pas les fils de la perdition, mais de Dieu.

Car le mal colle à l'être créé en parasite, le vampirise et le dévore et nous lui fournissons le gîte et le couvert en servant le mensonge, comme vérité sublime.

Le tragique, c'est que l'homme finisse par y croire et se tienne loin du froment céleste qui est de faire la volonté de notre Père du ciel, dans son Verbe. Or cette volonté est la substance de toute chose. Ce faisant, nous accentuons l'enfer des hommes et élargissons ici-bas le vide, où Dieu est absent. Sans savoir que là où il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'homme non plus (Saint Grégoire de Nysse). Il osera encore écrire : « Celui qui n'est pas mû par

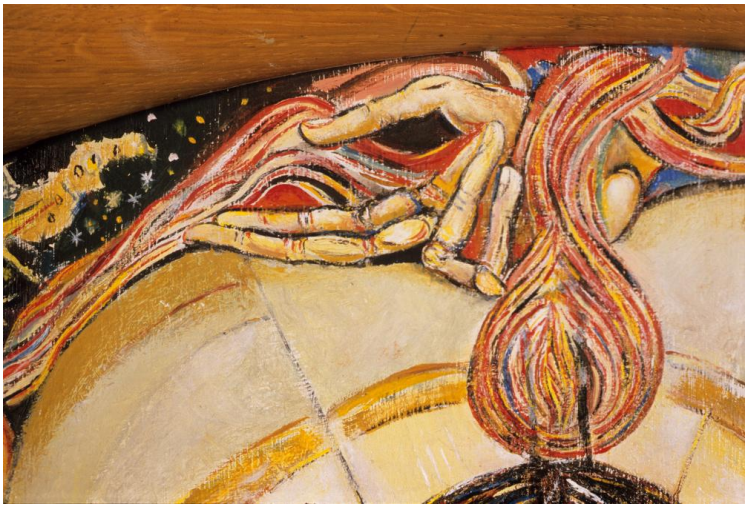
l'Esprit Saint, n'est pas un être humain, car la perte de l'image de Dieu en lui entraîne la disparition de l'image de l'homme tout court et déshumanise le monde. St André de Crète écrira : « La perte de l'image de Dieu en l'homme multiplie les possédés », les obsédés d'eux-mêmes jusqu'à l'utopie d'une auto-idole. L'homme perdant alors toute notion de profondeur et de plénitude habitée, perd aussi la sagesse divine qui trouve ses délices dans son jeu avec les enfants des hommes.

Pages 57 à 60

Il semblerait qu'en grande partie, l'existence moderne actuelle ne connaisse ni l'avènement ni l'accroissement de l'être, mais recèle une coexistence de brisures où l'art, troublé, cesse de faire de l'art éternel, faisant place à l'instantané, au simultané ou à l'art fragmentaire. Quand le « connaître » n'est plus une attitude d'approfondissement jusqu'à la rencontre du transcendant, seul porteur des réalités frémissantes de la vie, nous perdons la communion orante ou ce qui rejoint en nous l'âme des choses ou de la vie. Alors l'être se vide de son contenu essentiel, de sa profondeur ontologique, celle qui s'ouvre au dynamisme énergétique des participations qui atteignent l'esprit et le corps dans leur force de transfiguration, seule capable de construire la patrie intérieure.

Pages 111 et 112

Le monde, dans un mouvement de repli et par goût, n'entend plus sa voix intérieure ; la chrétienté, vivant ce vide historique, semble, chez nous, n'avoir pratiquement plus d'emprise sur l'histoire. C'est qu'à présent, face à la culture où l'art défit la forme extérieure, **le christianisme doit reconduire le sensible à ses racines célestes et redevenir témoin, en permettant aux hommes l'accès à leur forme intérieure**. La foi, tournée vers ce qui vient, replace l'homme au paradis dans son dialogue avec Dieu rompu autrefois par l'ange à l'épée flamboyante. L'homme, sous la mouvance de l'Esprit Saint, peut en quelque sorte incarner le « présent éternel » – cette dimension où le temps peut s'ouvrir sur le divin en action – permettant enfin que l'élément le plus pur et le plus mystérieux de la culture qui est notre réalité humaine transfigurée par la foi, s'y érige et rende sensible « le face-à-face avec Dieu » dont les cathédrales furent les premiers témoins.



Main du Père, feu de l'Esprit-Saint et auréole du Fils

détail de « Credo » de Françoise Burtz, huile sur bois, peint dans les années 1990

La culture et l'art

Nous croyons sans cesse que seule la prospérité économique domine nos problèmes, oubliant que l'homme doit trouver le temps de cultiver son cœur, son âme et son intelligence, et enfanter, par là même, la culture d'une civilisation. Si un sculpteur fait naître un visage et lutte pour tel sourire dans la pierre, tu lui achètes non seulement une sculpture, **mais aussi l'âme du sculpteur.** *C'est cela la vraie culture*. Elle cache le partage de la frappe puissante du Saint Esprit en l'homme. C'est par l'âme ou ce que nous pressentons d'elle, que nous sommes arrachés à la médiocrité. Seule l'âme, et ce que nous palpons d'elle en ce monde, peut dire à l'homme : « Lève-toi et marche » parce qu'elle seule renferme le Consolateur capable de redonner confiance en la vie. Elle seule transforme notre matière, pesante et lourde, en épiphénomène de l'Esprit, pour réaliser librement l'idée de Dieu sur nous, et devenir par Lui et en Lui le lieu de la ressemblance.

Page 199

Permettre aux hommes qu'on les laisse devant l'absolu et que l'art lui-même atteigne la valeur liturgique de la présence. **La culture, dans son essence, est cette recherche dans l'histoire de ce qui ne se trouve pas dans l'histoire, ce qui la déborde et la conduit hors de ses limites.** Dans le feu de l'Esprit, la culture devient signe ou flèche tournée vers ce qui est à venir, disant : « Viens Seigneur » (Ap 22,17). À l'image du Christ incarné uni à notre humanité, la culture doit devenir « expression du Royaume selon les forces de l'absolu présent en nous ». Et si tout homme est à l'image de Dieu, (en quelque sorte son « icône vivante »), la culture contient par l'âme humaine l'icône du Royaume des cieux. C'est donc avec tous les éléments de la culture passés par le feu des purifications que l'homme habité par le Saint Esprit, chantera la Gloire de son Seigneur en devenant l'axe visible de la communion au Verbe venu l'épouser.

Pages 102 et 103

Le nom du Vivant

Le vrai don de Sa présence contient le plus grand des secrets : Il nous aime. *Notre intériorité humaine porte à jamais le baiser de l'Être qui seul nous fonde*. Dieu contient en Lui ce qui fait que nous sommes uniques, Il contient notre destin avec un cœur divin. La présence du Verbe résonne sans cesse au fond de notre âme à travers l'Esprit Saint qui prie en nous. Le Nom de Jésus-Sauveur est en quelque sorte collé à notre souffle, oxygène de la présence de Dieu faisant de chaque homme un sacrement *ou une action de Dieu en ce monde*. Cette force de la Présence divine est grande. Dans Ex 23,20 nous lisons : « Voici, j'envoie un ange devant toi, tiens-toi sur tes gardes en sa présence, car mon Nom est en lui. » Parce que le Nom est déposé en l'ange, il devient le porteur redoutable de la Présence de Dieu. Cette relation intime avec Dieu, nous la vivons en chaque Eucharistie, le Nom divin prononcé nous est accordé en Jésus. Nous sommes loin de l'Ancien Testament où le Nom de Dieu ne pouvait être prononcé que par le grand sacrificateur le jour de Kippur dans le Saint des Saints du Temple de Jérusalem. St Jean Climaque : « Frappe ton adversaire du Nom de Jésus, il n'est pas d'arme plus puissante sur terre et dans les cieux. Alors la lumière incréée vient se réfugier en ta bouche et manifeste en ton cœur la force de sa Gloire ! Aussi n'aie pas peur de prononcer le Nom du Vivant. »

Page 89

Poète arabe

Le fait de se référer, d'être totalement présent au regard de l'Éternel sur son œuvre est la forme positive du temps.

À l'image de la Vierge de l'Annonciation qui nous montre non pas un être surpris et étonné par l'imprévu, mais un être au comble du tremblement devant son mystère. Celui où l'ange qui annonce et la Vierge qui écoute forment un tout et où le destin du monde et de Dieu lui-même reste suspendu au libre jaillissement de la créature. **Où Dieu n'est pas une idée qu'on prouve mais un être par rapport à qui l'on vit.**

Ah, si l'homme était capable d'écouter la voix de sa propre profondeur, il saurait que tous les mondes environnementaux convergent en lui pour lui parler. Et que la soumission de maître à esclave ne s'applique pas à l'homme car, amis du Verbe, nous nous exprimons et vivons selon la souveraine liberté de l'Esprit de Dieu. À travers son union avec Lui, l'homme s'identifie lentement avec l'être aimé présent en toute chose et par qui tout existe. La volonté divine jaillit alors de notre propre volonté, pour devenir « nôtre », en toute liberté et amour.

Un grand poète arabe raconte – Un homme frappe à la porte divine, le Bien-aimé ou « l'Amour » lui demande : « Qui es-tu ? » – Et l'homme répond : « C'est moi ». Le Bien-aimé dit : « Va-t'en ! ». Mais brûlé par un feu intérieur, le pauvre revient et frappe à nouveau. Le Bien-aimé demande : « Qui est à la porte ? » – L'homme répond : « C'est toi ». « Alors » dit le Tout-Puissant : « puisque tu es moi, entre donc chez toi ! ».
Comme le « Fils de Dieu » naît éternellement en chaque être, ainsi de l'homme qui a choisi la Vérité ; sans cesse enfanté par elle, il ne cesse de renaître ! À chaque fois qu'il la choisit, il naît à nouveau et vit à nouveau. Car le seul objet qu'une liberté puisse vraiment chercher à désirer, c'est de contenir l'incontenable.

Pages 223 et 224

Prière, *dessin de Françoise Burtz*

Le mystère

Ce dont notre intelligence s'empare ne saurait être Dieu, tout au plus l'empreinte de Sa Gloire ou encore les traces lumineuses de Sa Sagesse exprimée. Quand les ressources de notre intelligence sont épuisées, notre âme prend le relais au cœur même de notre être. Elle suscite le pressentiment d'un mystère capable de se révéler à nous qui, sans nous laisser pénétrer sa nature, peut devenir éclairant. Sorte de vase communiquant, **où le mystère n'est pas ce que nous comprenons mais ce qui nous comprend et nous contient tout entier en notre finalité.** Cela au cœur même du créé qui, lui aussi, attend sa finalité. Étrange « passage-Pâque » en chaque jour de nos vies où chaque vie d'homme devient la grande initiatrice du mystère de l'éternité. L'homme absolument transcendant, parce qu'il ne se tient pas « ***devant Dieu*** » mais « ***en Dieu*** ». Et le Verbe s'est fait chair, venant nous révéler que « Dieu dans l'homme » est la guérison du monde.

Page 26

La rivière

La rapide rivière, si transparente sur son fond de cailloux, déformait son long corps, à la ressemblance du serpent. Sculptée par le courant, elle glissait sur des pierres transparentes comme des tessons de bouteille, pesant de tout son poids dans les virages parce que le courant sur la pente était vif. Aux heures de soleil, les réverbérations de la petite rivière devenaient insupportables à l'œil. Elle chauffait, à l'astre, son long dos aux anneaux brisés par de nombreuses vaguelettes, mirant, de toute sa force vive, sa beauté zébrée de lumière. Un jeu, parfois, s'ébauchait et durait, qui transformait sa gaîté en petit fleuve dangereux. Je veux parler de ces tourbillons, ou trous d'eau, où l'élément liquide tournoyait et semblait se vider comme au sein d'un lavabo. Par des bonds étranges et satinés, on entendait son chant et le grondement de ses chutes. Sur ses rivages, suintait l'écume de ses ébats. Et, comme les coups violents du sang dans les artères des hommes, je me disais que les rivières et les fleuves étaient les veines et les artères de la terre. Parfois, l'eau pétillait d'allégresse sous le rythme sauvage des nageoires de poissons et formait des halos couleur de cuivre où les arbres peu à peu allumaient leurs feuilles. Ça sentait la prairie humide, l'eau, la vase et la boue et l'infusion de tilleul... Odeurs parfois si fortes qu'il me semblait les boire.
(…)

Au sein de clapotis que le soleil rendait ivres, j'apprenais à lire mon histoire : *passer de l'ombre à la lumière, me déployer vers mon avenir, et y courir sans jamais m'arrêter.* **– « Aller vers », mais où ? – Aller vers l'au-delà de bien des choses... Mais y aller !**

Comme les miracles véritables font peu de bruit, comme les événements essentiels en nos vies sont simples. Sur l'instant que je voudrais raconter, il y a si peu à dire... Et pourtant, cette rivière m'a éduquée, j'étais accoudée à son chant, à ses rythmes, à son sens secret. Elle n'a jamais cessé de me parler, de me tirer hors de moi-même. Elle m'a rendue pure, droite, lumineuse et indulgente face à ce qui n'est pas la certitude. Cette *certitude que tous nous allions, au rythme des courants de la vie, dériver vers l'immense mer pour nous jeter chaque fois en plus grand que nous, en ce qui nous fonde en vérité* et capture le devenir de nous-mêmes. Au début, nous courons de reflets en reflets puis, par le miracle du soleil, notre cœur se délivre. Il coule lentement vers sa recréation, son intériorisation, sa révélation ou vers sa mystérieuse conformité originelle, sa transmutation, sa restauration définitive. Et ce don est si humble, si certain, tout autant que la lumière efface l'ombre, tout autant qu'un lever de jour cache le symbole de la maturité de toutes nos nuits humaines. Car ce qui nous entoure est un sang invisible qui recommence de circuler en nous, à chaque aube. Nous en éprouvons une extraordinaire sensation de présence. Oui, le monde créé nous éduque. Il nous allège par enchantement. J'ai senti ma parenté avec ce qui me faisait renaître. Cette humble rivière qui à l'époque n'était pas polluée, était un cadeau, une qualité de joie.

Elle m'accueillait à travers son vertige et m'éclairait comme une fête. Et, à présent, une usine s'est installée sur son bord et y rejette la mort, et mes larmes se sont mêlées à la pluie pour la régénérer.
(…)

Contempler le monde, y déceler en transparence quelque chose de la pensée divine, pénétrer la coquille cosmique jusqu'à l'amande, porteuse d'un sens profond et d'un éveil au beau, est un devoir pour tout croyant. *Car, comme une immense parabole, le monde offre une lecture de la poésie divine inscrite dans sa chair.*

Pages 167 à 171

détail de « Genèse » de Françoise Burtz,
huile sur bois, peint dans les années 1980

Photo : Pierre-Yves Guerder, vue de chez Françoise.

Face à l'environnement immense,
je comprenais pour la première fois le mot « humilité ».
Elle n'est pas dénigrement de soi,
elle est en réalité le principe même où devenir et
nous ennoblit pour naître enfin, à la juste proportion des choses.

Nous qui prétendons, en ce siècle, gagner du temps,
nous comprenons trop peu que gagner du temps ne veut rien dire,
car le temps ne saurait être un exercice vide.
Il doit être rempli de tout notre être et
de l'allaitement invisible qui pèse sur notre cœur.
Sinon le temps qui passe n'a point de sens et ne nous bâtit pas.
Il n'est que sommeil de l'esprit et temps mort.

Françoise Burtz

Pour nous joindre : amisdefrancoiseburtz@gmail.com
Site de Françoise Burtz : www.francoiseburtz.org